

AUTEUR: **Camille DAGEN**
Classe de 1^e
Lycée Henry IV - PARIS (75)

AILES DE PAPIER

Les freins hurlèrent sur le métal des roues et le train, qui ralentissait déjà depuis une centaine de mètres, finit par s'immobiliser tout à fait. On était en rase campagne.

— C'est pas vrai! râla un passager, son mobile à la main. Je vais rater ma correspondance à Larena.

— C'est juste un contrôle, miaula sa voisine en rajustant l'identi-badge réglementaire sur le col de sa veste. Il faut bien, avec tous ces voyous qui veulent renverser notre Gouvernement!

— Des voyous? Moi, je les appelle des héros... grommela un vieil homme d'une voix sourde. Si j'avais quelques années de moins...

— Pfoi! cracha la dame. Vous répéteriez ça devant la milice?

Le cœur de Chuck s'affola. Il jeta un coup d'œil affolé à la valise posée au-dessus de sa tête, dans l'espace-bagages. Fallait-il l'abandonner avec tout son contenu, sauter du train et courir en direction du petit bois tout proche? Inutile. Il n'avait aucune chance d'y arriver vivant.

« Voilà, se dit-il, je suis pris. Il fallait bien que ça arrive... » Qu'allait penser la petite Brit, qui l'attendait à la gare de Larena? Et Markus? Et tous les autres?

Sauf miracle, il ne les reverrait plus. Il fouilla sa poche à la recherche de son identi-badge. Autant éviter les provocations.

Comme toujours, le bruit sec et rythmique des bottes précéda l'arrivée des Contrôleurs. Ils montraient le marchepied métallique avec une cadence de métronome. Un jour, Markus avait fait remarquer à Chuck que les tyrans passaient et que les bottes restaient: tous les régimes autoritaires en faisaient porter à leurs sbires. La porte coulissante s'ouvrit sur trois hommes et une femme vêtus de gris. La visière réglementaire cachait leurs yeux; à leur ceinturon, les écrans de contrôle par lesquels ils recevaient les ordres étalaient leurs pixels tout-puissants. Et quatre canons rutilants battaient leurs flancs. Prévisible. « Prévisible mais pas moins terrifiant » songea Chuck.

À quinze ans tout juste, il s'était cru préparé à ce genre de situation... Markus ne lui avait-il pas souvent décrit les risques qu'il courait en rejoignant l'Organisation dissidente? Il savait, quand il avait choisi de devenir un Ailé, un de ces dissidents minuscules qui couraient les chemins et cachaient dans leurs valises des OSR, « Objets strictement réprouvés », il savait qu'un jour inévitable, il se retrouverait face au danger. Eh bien, le danger avait pris la forme de ces visages fermés, de ces armes réglementaires. Et Chuck restait pétrifié. L'homme entré en premier annonça d'une voix tranchante.

— Ceci est une mission de contrôle. Veuillez nous présenter identi-badges et billets de transport. Le train repartira aussitôt que possible. Merci de votre coopération.

La dernière formule ne semblait pas nécessaire: tout signe de désapprobation s'était évaporé à l'instant où les miliciens avaient franchi la porte. Le voyageur pressé qui s'était plaint s'absorbait dans la contemplation du paysage morne. L'après-midi finissait, la nuit hivernale déployait son cortège d'ombres glissantes sur le ciel encore pâle. La plupart des voyageurs dissimulaient mal leur nervosité: la tête dans leur gobelet de café, ils paraissaient y lire l'avenir. D'autres affichaient l'impassibilité d'honnêtes gens certains de n'avoir rien à se reprocher. La femme mûre, celle qui avait pris la défense du régime, offrait même des sourires complices et serviles aux Contrôleurs, inclinant sa tête de harpie pouponnée sur leur passage.

Cependant, la peur martelait une rumeur affolante entre les tempes de Chuck. Il se répéta : « Calme-toi, calme toi, respire. Tu dois à tout prix avoir l'air normal. Qu'est censé faire un jeune à l'esprit tranquille ? Mais par les temps qui courent, un garçon de ton âge ne voyage pas seul... »

Le Contrôleur le plus proche était trois rangs derrière lui. Il y avait bien un espoir... Chuck jeta un regard en coin au vieil homme à sa gauche. Ses yeux étaient vifs sous leurs paupières plissées, les rides de ses joues traçaient une parenthèse où la bouche ne tombait pas, promettant encore bien des sourires... Il inspirait confiance. Markus aurait grincé qu'un Ailé n'a pas à se fier à l'inspiration. Mais l'homme avait pris parti pour les « voyous », les dissidents... Pas le choix, de toute manière ! Il prit sa valise dans le filet à bagage, un gros sac en cuir, et chuchota à l'homme :

— Pensez-vous ce que vous disiez ?

— Pardon ? répondit le vieux avec un regard interloqué.

— Sur les héros. Enfin, euh, je...

Un ange passa. Et s'enfuit, soulagé. Le jeune garçon n'eut pas besoin d'en dire plus.

— Rapproche-toi. Donne-moi ton billet, chuchota-t-il.

Chuck ne se le fit pas dire deux fois. Il glissa son sac devant lui et posa la tête sur l'épaule de l'homme. Ferma les yeux. Tenta d'adopter la respiration calme du dormeur... Contre sa joue, l'épaule ne tremblait pas et le costume légèrement râpeux exhalait une odeur rassurante et ancienne : tabac blond, poussière mouillée, vieux cuir froissé... Il se concentra sur ce parfum apaisant, sur la lueur, vacillante entre ses cils, du jour qui mourait derrière la vitre. La nuit enveloppait doucement le train. Tabac blond, poussière mouillée, cuir froissé... Chuck eut soudain l'illusion d'être très loin du danger. Lorsque la Contrôleuse arriva à leur siège, il se raccrochait encore à ce rêve menteur et parvint à dissimuler un frisson quand la voix métallique annonça :

— Tickets de transport, identi-badges et clarification de votre situation, je vous prie.

L'homme, très calme, déclina son identité : Elias Smith, numéro 3048-N. Le jeune garçon ? Son petit-fils à qui il voulait faire visiter Larena ! Il tenta d'attendrir la Contrôleuse pour qu'elle ne vérifie pas ses papiers, invoquant son sommeil paisible... Elle hésita. Chuck, le cœur suspendu à son indécision, tremblait derrière ses paupières serrées. À cet instant précis, le train repartit.

L'événement déstabilisa les Contrôleurs autant que les voyageurs. L'ordre de redémarrer n'avait pas été donné ! La machine se remettait pourtant en branle dans un puissant coup de reins mécanique. L'instant de stupeur passé, le chef des Contrôleurs fit taire le brouhaha qui s'était levé.

— Silence ! cria-t-il. Il semblerait qu'il y ait eu un incident technique. Ne quittez pas vos places. Par sécurité, nous allons de toute façon procéder à une fouille. Je vais m'informer auprès du commandant. Ensuite, nous procéderons à la vérification des bagages.

L'esprit de Chuck tomba en arrêt au mot de « fouille ». Perdu. Il était perdu, sans conteste. Le contenu de la valise signifiait un billet pour un de ces bagnes gouvernementaux dont on ne revenait pas. Pourtant, le pouls du garçon ne s'emballa pas. Chuck, tout à coup, savait ce qu'il devait faire. Il s'agenouilla, lança un regard à Elias, un regard dont il espérait qu'il dirait un peu les mots qui lui manquaient. Puis il se coula entre les fauteuils, se glissa sous la rangée de sièges devant lui, le sac entre ses bras. Et rampa. La poussière, la saleté accumulée par des générations de voyageurs piquaient ses yeux, elle lui arrachèrent presque une quinte de toux. Qu'importe. Il se faufila à plat ventre entre les barres de fer qui soutenaient les fauteuils, poussant son bagage devant lui. Il avançait. À trois rangées de fauteuils du bout du wagon où se tenaient les deux Contrôleurs privés de leur chef, il vit passer, quelques centimètres à sa droite, les bottes de la Contrôleuse. Chuck comprit ce que cela signifiait. De toute la force de ses bras, il accéléra sa reptation. La moquette rêche brûlait ses coudes. Il s'arrêta, essoufflé, à la limite de l'ombre des sièges. La porte coulissante était devant lui ; il voyait jusqu'aux genoux le Contrôleur restant...

Ce serait une question de secondes. Malgré la situation, le jeune garçon esquissa un sourire. Les parties de cache-cache que Brit, la fille de Markus, lui avait fait subir, n'auraient pas été inutiles. Il resta immobile, concentré sur ce souvenir heureux, tous ses muscles tendus. À cet instant précis, la voix

de la Contrôleuse s'éleva. Comme Chuck l'avait prévu, elle s'était arrêtée au rang où se trouvait Elias, ayant remarqué la disparition du garçon. D'un ton peu amène, elle interrogea le vieil homme. Le jeune Ailé ne parvint pas à entendre ce que ce dernier rétorqua, mais son ton était celui d'un homme qui veut s'attirer des ennuis. De fait, c'est ce qu'il voulait. À cette pensée, un poing se contracta quelque part au creux du ventre de Chuck: le poids de l'espoir, de la gratitude... et de l'inquiétude! Aucun doute, c'était pour lui qu'Elias prenait ce risque. Il avait compris. Et, exactement comme le vieil homme avait dû l'espérer, la Contrôleuse interpella son collègue.

— Sergent Renan, j'ai un problème avec monsieur. Venez.

Les genoux gansés de cuir noir disparurent du champ de vision de Chuck: il avait le champ libre. Il ne perdit pas un instant. Il jaillit de sous la banquette et, plié en deux, se coula jusqu'à la sortie. Il tira le sac, qui, avec mauvaise volonté, racla bruyamment le sol. Mais Elias occupait les Contrôleurs. Et Chuck n'avait pas le droit d'hésiter. Alors, d'un saut, il franchit la porte. Et, sans un regard en arrière, s'enfuit de toute la force de ses jambes dans le couloir qui se déroulait face à lui. Il courut. Encore. Et encore. Sans même respirer, sans seulement savoir vers où. Rien n'avait plus d'importance, que de mettre le plus de distance possible entre lui et les armes des Contrôleurs. Il arriva au bout du train, poussa encore une porte, déboucha sur une sorte de plateforme close qui faisait la liaison avec la locomotive. Tout tanguait, tout crissait, et Chuck, haletant, s'appuya contre la paroi. Il s'était arrêté à l'endroit le plus inconfortable, mais cela ne suffirait pas à le sauver quand les Contrôleurs se mettraient à sa recherche. Alors, que faire?

Le regard du jeune garçon tomba sur le sac. Il y avait une solution simple: le jeter. Chuck frissonna. Qu'en dirait Markus? C'était lui qui lui avait confié cette mission. Lui qui s'était procuré ces OSR. Dieu sait à quel prix. « Je n'ai pas le choix! » murmura Chuck pour lui-même. Il ouvrit grand la porte de sécurité du petit réduit. Le vent glacé de la vitesse le gifla si fort qu'il faillit en perdre l'équilibre. La nuit était tout à fait tombée à présent, le train traversait une forêt.

Il s'avança sur la petite plateforme, la porte refermée derrière lui. Le petit Chuck, enlacé par mille bourrasques, vacillait sur cette mince marche au-dessus du vide. De la main qui ne se cramponnait pas à la poignée, il ouvrit le gros sac. Au clair de lune, la vue des OSR entassés le frappa, et il suspendit son geste.

Tranquilles, innombrables parcelles de liberté susceptibles de lui valoir la prison, les OSR, clairs sous la lumière pâle, avaient une beauté, presque une majesté insurmontable. Chuck savait ce qu'ils signifiaient, ce qu'ils contenaient. Toi, minuscule petit Ailé, prendras-tu le droit de perdre dans le fossé humide d'une forêt improbable le trésor des Dissidents, « notre seule arme », dirait Markus? « C'est une question de vie ou de mort! » Et Elias? Cet homme s'est donc mis en danger pour rien, pour si peu? « Un bon Ailé n'est pas un Ailé mort! » répondit Chuck à cette petite voix qu'il aurait bien aimé envoyer valser dans l'ombre.

Il saisit le premier OSR, et plia son bras pour le jeter. Se ravisa. Prit le sac à pleine main pour le renverser d'un coup. Mais, encore une fois, une image interrompit son geste. Le visage de Brit, son joli minois de gamine éveillée. Chuck s'arrêta. Il venait de réaliser quelque chose. Brit, la petite Brit, vive, intelligente, sensible, était une des rares enfants à grandir dans la lumière des OSR. Une des seules qui auraient la chance d'apprendre à lire la liberté entre leurs pages, qui de phrases en phrases gagneraient le droit de voyager, de comprendre, de juger, sous la plume de leurs auteurs rayés des dictionnaires. Chuck se souvint de son propre émerveillement lorsque, pour la première fois, il s'était plongé dans un OSR, un de ces fascinants interdits, un antique volume de Zola. Il avait découvert que les lettres pouvaient servir à autre chose qu'à étaler sur les affiches officielles les slogans du Régime. Il avait réappris à lire, pris page après page la mesure de ce simple mot, lui qui, au collège, comme tant d'autres, n'avait connu que les « lectures contrôlées », toujours la même dizaine d'ouvrages tolérés et leurs éternelles louanges du Régime. Personne n'était dupe: la littérature battait des records d'inutilité. Seules les sciences dures, mathématiques, physique, menaient au succès. Lentement mais sûrement, l'écriture tombait en désuétude, les jeunes tournaient en dérision les

feuilles jaunies qu'on imprimait de moins en moins. Chuck frissonna. Il avait ri, lui aussi, avec eux, de la vaine sécheresse des textes. Il aurait pu continuer à rire ainsi, stupide, préfabriqué, sans soupçonner un instant être prisonnier d'une vérité tronquée. Il aurait pu ne jamais lire ces histoires qui l'avaient fait grandir, aimer, rire, pleurer, réfléchir, ces poèmes si beaux qu'ils prenaient à la gorge et que le Gouvernement avait décrétés « inutiles ». Rester aveugle à ces pages toutes résonnantes d'histoire et de révolte, où les passions, l'amertume, la tendresse, l'erreur parfois, la haine souvent, mêlaient leurs encres pour écrire l'homme. Tant de livres, tant de portes qui seraient restées closes. Il aurait pu n'avoir jamais le choix, et se contenter toute sa vie de cette réalité terne, sans heurts et sans pensée qu'imposait le Gouvernement.

« Est-ce que je peux supporter d'être, même à peine, un de ceux qui condamnent les enfants à vivre comme ça ? Et faire de Brit la dernière petite fille à avoir le regard vif ? Car ce sont ces fichus bouquins qu'elle trimballe déjà partout qui lui donnent ces yeux ouverts et intelligents, non ? » Sa décision était prise. Chuck empoigna l'échelle qui montait vers le toit. La vitesse le balançait de tous côtés, le froid le mordait. Il monta, le gros sac à la main. Arrivé en haut, le toit du train semblait terriblement lisse. Tant pis. De nouveau, il dut ramper – « décidément ! » songea-t-il –, la valise de cuir fermement tenue devant lui, les dents serrées par le vertige. Il resta là, allongé, épuisé, frappé d'une drôle de stupeur. Tout à coup, sous lui, le train ralentit de nouveau, s'immobilisa. Un cri retentit, puis des secousses et des pas nombreux : les Contrôleurs sortaient en file indienne.

Chuck se plaqua contre l'acier, comme s'il avait voulu s'incruster dans le métal. Il ne respirait plus. La voix du général des Contrôleurs s'éleva, plus forte encore que tout à l'heure.

— Retrouvez-moi ce gamin ! Équipe deux, le long des rails. Renan, gardez le suspect.

Le suspect ! Il devait parler d'Elias ! La voix reprit, plus bas, juste en dessous de Chuck :

— Trouvez-moi ce môme. Les preuves ne sont pas vraiment suffisantes contre ce type si je n'ai pas le môme. Trouvez-le. Et soyez sans pitié.

Chuck frissonna de tout son corps. Le train aussi : il repartait.

Il repartait ? Non, c'est impossible !

Et pourtant... Chuck roula sur le dos, ivre de cette vitesse qui augmentait à chaque tour de roue. Dans la vallée qui se déroulait à présent, mille lumières s'allumaient. La ville était là, toute proche. Les premières maisonnettes endormies de la banlieue défilaient déjà.

Alors, tandis que le train longeait des rues qui devenaient des artères de moins en moins désertes, les passants virent une mince silhouette se dresser sur le toit du wagon. Cette ombre saugrenue faisait valser autour de ses hanches un sac noir plus lourd que lui. Chuck plongea sa main dans le sac. Prit un livre. Le premier, *Les Misérables* de Victor Hugo. Et, de toutes ses forces, il le jeta vers la ville, sur un trottoir, vers Dieu sait quel inconnu. Puis un autre. Encore un autre.

Chuck virevoltait le long du train, distribuait les livres au hasard. D'autres les avaient écrits, mais c'était lui, l'enfant monté en graine, qui portait leur élan universel, la fougue d'imaginer, de lire et d'écrire que redoutaient leurs geôliers à tous. Minot dansant, jeune esprit vacillant dans la nuit sifflante, il offrait les livres à tous les vents, à toutes les âmes. À peine le temps de croiser un regard, de deviner une silhouette. Ici, peut-être, une jeune femme aux lourds cheveux noirs avait ramassé tout de suite *Le Misanthrope* de Molière, et là, à ce coin de rue, il en était presque sûr, un enfant ébouriffé avait attrapé au vol un gros volume de Dickens... Il y en aurait pour oser apprendre dans ces livres tombés de nulle part le prix du courage et de la liberté d'esprit. La majorité des passants, même perplexes, même sans voir celui qui avait ouvert la cage, gardaient pourtant entre leurs mains les livres libérés.

Dans certaines rues, les gens se mirent à courir le long des rails, pour suivre ce drôle d'elfe bancal et agile, distinguer ses traits, être sûrs au moins que cette forme aérienne qui manquait de s'envoler à chaque bouquin qu'elle lançait n'était pas née au fond d'un verre de trop ! Ici et là, toute une foule franchement hétéroclite poursuivait la machine. Les respectables mères de famille dont elle croisait le chemin en lâchaient leur cabas de stupeur. Semée à la faveur d'un tunnel, cette bouscu-

lade curieuse et fantastique reprenait forme un peu plus loin, comme la sève même d'un empressement, d'une humanité bruyante et vivante que le Gouvernement nommerait plus tard « dangereux attentat à la sécurité ». Jamais Chuck, enivré, n'avait plus mérité son surnom d'Ailé. Et pourtant...

Les autorités seraient sûrement averties. Il serait recherché, il serait placardé sur de grosses affiches aux lettres rouges « Ennemi public ». Il faudrait se cacher, se terrer, accepter peut-être de ne jamais savoir quel destin Elias subirait par sa faute. Renoncer à l'air frais des matins sur la route du lycée. Grandir. Le dernier livre lancé, il devrait se glisser dans la cabine crasseuse des toilettes du train, attendre la gare de Larena puis suivre l'ombre rapide de Markus vers une planque obscure. Il resterait un Dissident, et deviendrait vite un homme au détour de ce sinueux combat de l'ombre.

Mais Chuck, regard levé vers les étoiles, ne regrettait pas, pas un instant. Oui, il serait cet homme qui distribuerait les livres, encore, toujours. Il resterait aussi cet enfant anonyme sur le toit d'un train, qui riait d'un rire de gosse plus libre et plus fort que leurs mâchoires à broyer l'espoir, grises d'acier et de peur. Il resterait le gamin ailé réchappé de leurs griffes aseptisées. L'enfant utopiste rêvant de toutes ses forces un monde meilleur qui souriait à la nuit et transmettait à toute une ville les mille pages d'un cri d'espoir calligraphié.

Le train roulait toujours.